

Ce livre est composé avec le caractère typographique **Luciole** conçu spécifiquement pour les personnes malvoyantes par le Centre Technique Régional pour la Déficiência visuelle et le studio [typographies.fr](http://typographies.fr)

**VIPÈRE  
AU POING**

HERVÉ BAZIN

VIPÈRE  
AU POING

*Roman*



VOIR DE PRÈS

© Bernard Grasset, 1948.

© 2022, Voir de Près pour la  
présente édition.

ISBN 978-2-37828-505-0

VOIR DE PRÈS

6, avenue Eiffel

78424 Carrières-sur-Seine cedex

[www.voir-de-pres.fr](http://www.voir-de-pres.fr)

## Vipère au poing/Hervé Bazin

*Le 17 avril 1911, Jean-Pierre Marie Hervé-Bazin naît à Angers. Il a pour grand-père l'écrivain français Ferdinand Jacques Hervé, mieux connu sous le nom de Charles Saint-Martin, qui avait épousé Marie Bazin, la sœur de l'académicien français René Bazin. Ils ont eu huit enfants dont Jacques, le père de Jean-Pierre. Issu d'une famille au nom prestigieux mais désargentée, Jacques Bazin épouse la fille d'un riche notable breton. Produit de cette alliance entre deux bourgeoisies, dont il dit dans Vipère au poing que son père les dissociait en « bourgeoisie spirituelle »*

*et « bourgeoisie financière », Hervé Bazin grandit avec sa grand-mère et son frère dans la maison familiale de Marans, dans le Maine-et-Loire. À la mort de son aïeul, ses parents qui vivaient en Chine rentrent avec leur dernier fils pour assurer l'éducation des deux aînés. En sortant du train qui les mène à Angers, la mère de Jean-Pierre lui donne une gifle en guise de bonjour. Cette anecdote est évoquée dans Vipère au poing comme l'élément déclencheur du conflit mère-enfant qui deviendra un des thèmes centraux de l'œuvre. Commence une enfance douloureuse, dans cet immense manoir, dernier bien des Bazin, entre une éducation cléricale qu'il abhorre et les rosseries*

*d'une mère acariâtre. Inscrit contre son gré à la faculté catholique de droit d'Angers, il refuse de passer les examens. Ses parents le forcent ensuite à préparer Saint-Cyr d'où il s'enfuit très rapidement. Lors d'un trajet en voiture vers Paris, il subit un accident qui le rend amnésique pendant plusieurs mois et le force à effectuer un séjour en hôpital psychiatrique qui lui inspirera un livre : La Tête contre les murs. Il rompt avec sa famille, obtient sa licence de lettres à la Sorbonne, puis vit de petits travaux tout en écrivant de la poésie. En 1946, il crée la revue poétique La Coquille, sans succès, puis, il publie son premier recueil, Jour, suivi d'À la poursuite d'Iris, pour lequel*

*il obtient le prix Apollinaire. Sur les conseils de Paul Valery, il arrête la poésie pour se consacrer à la prose. En 1948, il publie son premier roman autobiographique, Vipère au poing, dans lequel il raconte sa relation de haine avec sa mère. Trouvant que Jean-Pierre Marie Hervé-Bazin est un nom trop long pour un écrivain, son éditeur décide qu'il publiera sous son seul patronyme, et voici Hervé-Bazin devenu Hervé Bazin. Publié aux éditions Grasset qui se trouvaient, au sortir de la guerre, dans une position financière délicate, le livre, sorti sans promotion, rencontre néanmoins un immense succès et sauve la maison d'une déroute probable.*

*La notoriété acquise, Hervé Bazin*



*ne cessera de dénoncer, dans ses romans, la société bourgeoise, le cléricalisme et sa structure familiale destructrice. Durant la révolte de mai 1968, il déclare : « Les étudiants veulent une société où les deux valeurs essentielles de l'homme soient réunies, la justice et la liberté. Je trouve que c'est l'espoir du monde. » Il participe également au « mouvement de la paix » et n'a jamais caché sa proximité avec le Parti communiste. Bien qu'il ait méprisé les honneurs, dont il disait que ce n'était rien de plus que de « la ferraille », son succès et sa reconnaissance ne se démentiront pas. En 1960, il est élu à l'académie Goncourt à la place de Francis Carco*

*et en devient président en 1973. Il obtient, en 1980, le prix Lénine de littérature. Hervé Bazin passe les dernières années de sa vie à Cunault sur les bords de la Loire et meurt le 17 février 1996 à Angers des suites d'un accident cérébral.*

*Personnage central du paysage littéraire de l'après-guerre, Hervé Bazin est considéré comme le grand romancier de la famille. La plupart de ses écrits, marqués par un certain naturalisme, décrivent avec une acuité psychologique déroutante les mœurs de son époque dont il semblait avoir tant souffert. Vipère au poing, son premier roman et plus grand succès, ouvre une série de trois livres (La Mort du petit cheval et Cri*

de la chouette) dans lesquels Bazin revient sur son enfance et l'impact de l'éducation qu'il a reçue. Dans cet ouvrage autobiographique, l'écrivain raconte son enfance auprès d'un père refusant de travailler pour se consacrer à de petits travaux scientifiques et d'une mère tyrannique que personne n'ose affronter. Avec ses deux frères, Ferdinand et Marcel, Jean, surnommé Brasse-Bouillon, subit les mesquineries toujours plus humiliantes de sa mère qu'il surnomme Folcoche, contraction de « folle » et de « cochonne ». D'abord victimes ébahies d'un comportement si cruel, les trois frères finissent par admettre que leur relation n'existera que dans une lutte à mort contre leur propre

*mère. Résignés à faire plier l'infâme Folcoche, ils ne peuvent d'abord compter que sur eux-mêmes. Trop peureux pour s'ériger contre sa femme, le père acquiesce à toutes ses folies. Chaque précepteur est renvoyé à l'instant où il conteste ses méthodes sévères. Seule une domestique muette et sans pouvoir semble ralliée à la cause des enfants martyrs. Une maladie infectieuse éloignera pour plusieurs mois le tyran femelle du domaine. Profitant de cet événement salutaire, les trois résistants parviennent à obtenir de leur père quelques assouplissements de la discipline, acquis qu'ils parviennent à conserver au retour de folcoche. Les trois enfants grandissent et il*

*devient de plus en plus compliqué pour « la vieille » de les maintenir dans son carcan. Commenant à vaincre, Brasse-Bouillon réalise que son combat a dépassé son objet. La lutte aveugle contre une femme tyrannique, dont il a tant souhaité la mort, est devenue la structure quotidienne de son existence. Double victime des méchancetés d'une mère autoritaire et de l'alliance hypocrite de la bourgeoisie et la religion, il constate qu'on ne tire rien de ces faux-semblants. La perversité des mères, quelle qu'en soit la forme, la trahison des pères, quelle qu'en soit l'allure, poussent à ne compter que sur soi. « L'homme doit vivre seul. Haïr, c'est s'affirmer. Je suis,*

je vis, j'attaque, je détruis. Je pense, donc je contredis. » À la faveur de ce cri de révolte contre l'autorité parentale, Bazin dessine le portrait sans concession de classes sociales qu'il exècre. Également marqué par le cléricalisme, sa mère se servant des devoirs qu'impose la religion pour mieux le persécuter, l'écrivain repousse la notion de péché. Il écrit : « Le péché ? La bonne blague ! Un mot, un prétexte à punition, une entorse au règlement de l'Église, aussi arbitraire que le règlement de Folcoche. » De tant de désillusions, le narrateur conclut, cyniquement, que seule la liberté individuelle, émancipée de toute structure familiale et sociale, constitue la seule, l'unique